

Comment la pensée de Derrida a fait le tour du monde



Si la pensée de Derrida ne fait plus polémique, elle est aujourd'hui étudiée à travers le monde.
(Laurindo Feliciano pour "L'OBS")

Mort en 2004, adulé aux Etats-Unis, Jacques Derrida n'a cessé d'inspirer les intellectuels des pays émergents. En Afrique, en Inde, en Chine, sa pensée nourrit la remise en question des grands dualismes noir/blanc, Orient/Occident, modernité/tradition, homme/femme...

Par François Cusset

Publié le [14 décembre 2019 à 10h00](#)

« *We didn't need Derrida, we had Jimi Hendrix* » (« *Pas besoin de Derrida, on avait Hendrix* »), s'emportait en 1991 la polémiste Camille Paglia dans le « New York Times », révélant le statut de rock star du philosophe français au moment où elle appelait à débarrasser la culture américaine de ce genre de « *pédants tyranniques* » venus d'outre-océan. Il ne viendrait plus à l'idée de personne de présenter comme exclusifs l'un de l'autre Derrida et Hendrix, la déconstruction et l'effet Larsen, maintenant que chacun est rentré dans le rang, au patrimoine des indisciplinés, sur les étagères des icônes sulfureuses d'hier. Largement étudiée, la pensée derridienne n'y fait plus polémique.

LIRE AUSSI > [Jean Baudrillard, le « cool prophète » qui avait annoncé « la disparition du réel »](#)

Pourtant, elle dut son aura pendant des décennies aux fureurs qu'elle suscita : en 1983, le philosophe analytique John Searle conspuait ce « *jeu que tout le monde peut jouer* » ; en 1992, ses collègues de Cambridge fulminaient que Derrida y vînt recevoir le titre de docteur

honoris causa ; en 1996, le physicien Alan Sokal prenait les « *jargonneurs* » de la déconstruction au piège d'un canular plus jargonnant qu'eux ; et depuis les crispations de l'élite conservatrice, vomissant le « *relativisme moral* », jusqu'aux inimitiés du camp marxiste, en passant par les révélations sur l'antisémitisme de guerre de son grand allié Paul de Man, Derrida n'a cessé de son vivant de défrayer la chronique.

Si ce n'est plus le cas, ce n'est pas seulement qu'on exaspère moins à titre posthume. C'est aussi que la déconstruction n'est plus une vogue mais une option parmi d'autres. Elle n'est plus une secte mais un chapitre de la vie intellectuelle contemporaine. Plus une provocation, cri de guerre ou ironie nihiliste, mais une vigilance répandue envers les illusions d'une transparence du sens et d'une pureté du savoir - envers « *les limites de la question "qu'est-ce que"...* », comme Derrida le formulait dans un entretien tardif. « *Routinisation du charisme* », aurait dit Max Weber.

« Le Parjure et le Pardon », le nouveau volume qui paraît au Seuil de ses séminaires à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales (EHESS), sort donc loin des modes et des querelles. Mais on y trouve à l'œuvre la pensée de la déconstruction, qui décidément n'est pas destruction mais déplacement du sens, non pas effacement mais révélation de ce qui a été effacé. En commençant par l'usage ordinaire des mots (« *merci* », « *pardon* » ...), Derrida montre que le pardon, qui n'est ni l'excuse ni l'oubli, relève de l'aporie, car au fond « *on ne demande pardon que pour l'impardonnable* ». Déconstruire ici, c'est faire l'épreuve de cette « *folie du pardon* », selon laquelle il est impossible *donc* nécessaire.

LIRE AUSSI > [Nos intellos en Amérique...](#)

C'est aussi inverser la pensée amie : le pardon est mort dans les camps de la mort, estimait Jankélévitch. Non justement, il commence là, lui répond Derrida. C'est encore oser les échappées les plus vastes (sur la vérité ou le mal) à l'endroit des lectures les plus détaillées (deux mots qui manquent dans une citation de Rousseau), et toujours digresser puis reprendre le fil au gré d'amples phrases. Pensée d'autant plus agissante qu'elle était alors en prise sur tout un contexte, cette décennie 1990 qui multiplia les scènes d'aveu et de pardon - le président Chirac venu commémorer la rafle du Vel d'Hiv en déclarant que « *la France ce jour-là accomplissait l'irréparable* », l'Allemagne demandant pardon à l'Espagne pour le bombardement de Guernica, des procès longtemps attendus (Papon, Touvier) interrogeant l'imprescriptibilité du crime contre l'humanité.

Une pensée vivante en Tunisie, en Afrique du Sud ou à Hong-Kong

Mais maintenant que cette voix si singulière s'est tue, que ce contexte lui-même n'est plus, que peut-il en rester ? Derrière le dépli d'un seul paradoxe, restent des enjeux majeurs, soulevés au fil des pages, qui font l'actualité de Derrida : « l'inconditionnalité » en tant qu'éthique, dans l'hospitalité due aux migrants par exemple, ou « l'impossible » comme exigence, dans le rapport à la démocratie. Et derrière cette décennie du retour du refoulé nazi, il y avait aussi, engagement clé du citoyen Derrida, la fin de l'apartheid en Afrique du Sud et le travail de la Commission Vérité et Réconciliation (1995-2000) - qu'il interpellait sur place, en 1998.

Des intellectuels africains en exil (comme Rob Nixon et Anne McClintock) et des politiques locaux lui reprochèrent d'être venu au Cap, sans recul historique ni connaissance du terrain, demander si l'on peut « *pardonner l'impardonnable* », mais les salles étaient comblées, et l'envoyé spécial du journal de Johannesburg en avait conclu, émoustillé, que « *voir Derrida parler, c'était voir la déconstruction en acte* ».

Vingt ans plus tard, sur ce même continent, le langage de la déconstruction n'est pas absent, détaché souvent du nom de Derrida mais hérité de sa logique : au centre de recherches anthropologiques de Dakar (le fameux Codesria) quand on y revendique la « décolonisation épistémique » de l'histoire africaine ; à l'université de Sfax, en Tunisie, quand un colloque y déconstruit la narrativité littéraire ; et toujours en Afrique du Sud, où les intellectuels n'en ont pas fini avec ce travail de mémoire. Que l'Afrique d'aujourd'hui, en plein boom, puisse employer ce lexique en certains de ses recoins, chercheurs ou militants - signe d'une pensée vivante.



« La déconstruction hante les intellectuels de tous les suds du globe »

LIRE AUSSI > [François Cusset : « On peut vivre sans maître à penser »](#)

Au-delà, la déconstruction hante des intellectuels de tous les « suds » du globe. On y tire les textes de Derrida, et de ses émules les plus politisés, du côté d'une « hypercritique » de l'identité stéréotypée et d'une remise en question des dualismes dominants (noir/ blanc, Orient/Occident, modernité/tradition, Nord/ Sud...). Etudiants et activistes, artistes ou architectes, peuvent mettre en avant leurs « récits minoritaires » ou leur « politique déconstructive » dans des contextes de polarisation identitaire forte, du Brésil à l'Asie du Sud, du Proche-Orient à l'Afrique noire. Et le programme des études postcoloniales consiste lui-même à « désoccidentaliser » les termes de la domination et de l'émancipation, tel qu'une seule formule de Derrida semblait y inviter, dès 1967 : « *Ce qu'on appelle la pensée*

occidentale, cette pensée dont toute la destinée consiste à étendre son règne à mesure que l'Occident replie le sien. »

Derrida est, dans ce monde émergent, moins opératoire que Foucault, moins canonique que Marx ou Franz Fanon, moins en vogue que les nouveaux penseurs locaux, mais son approche insolite y stimule maintes explorations. En Inde, s'en inspirent, à doses diverses, la révision historique des luttes pour l'indépendance, l'analyse des nouvelles littératures hybrides ou la théorisation en sciences sociales du *subalterne*, ce sujet historique sans voix ni rôle reconnu (avec le courant des *subaltern studies*, initié il y a trente ans par l'historien Ranajit Guha).

LIRE AUSSI > [« Non, la pensée décoloniale ne menace pas la République »](#)

En Chine, la nouvelle gauche intellectuelle, à l'instar de Wang Hui, le met au service d'une critique des valeurs et des leçons de morale occidentales, du libéralisme au développement. Ning Wang, professeur d'humanités à l'université de Shanghai, y voit certains courants actuels (critique de l'humanisme ou théorie des « modernités multiples ») comme des effets de la grande tournée chinoise de Derrida en 2001 :

« Le postmodernisme occidental, apparu chez nous dans les années 1990, y a depuis été mis au rebut, à l'exception du discours critique derridien, qui a imprégné la plupart de nos disciplines. »

Quant au chaudron actuel de Hongkong, Rey Chow, sa plus célèbre intellectuelle (qui enseigne en Caroline du Nord), l'aborde sous le prisme, autobiographique *et* derridien, du sujet scindé doublement colonisé (des Anglais aux Chinois) et du clivage des langues, le mandarin ayant été pour elle ce que fut le français pour l'enfant d'Alger Jackie Derrida.

Au Japon, un groupe punk radical nommé Self Deconstruction

Pour prendre un exemple aux antipodes, il y a l'usage de Derrida par certains universitaires latino-américains dans le cadre des « politiques minoritaires » liées à la culture indigène. Bruno Mazzoldi, son traducteur en espagnol et spécialiste de la culture quechua, tisse des liens entre l'auteur de « la Dissémination » (1969) et le leader indigène colombien Manuel Quintín Lame ou l'anthropologue péruvien José María Arguedas. Il va jusqu'à analyser la place de l'animal dans les « ontologies non anthropocentriques » locales à la lumière du séminaire de Derrida qui a pour titre « L'animal que donc je suis » (2002).

Si on traverse le Pacifique, on trouvera au Japon une très active Association pour la Déconstruction, montée en 2013, mais aussi des mangas interprétés comme des attaques contre le « mythe de l'origine » ou un groupe punk radical nommé Self Deconstruction - même si le critique Kojin Karatani juge limité l'impact d'une telle pensée dans une culture déjà « *non logocentrique* », où il n'y a « *pas grand-chose à déconstruire* ».

L'actualité planétaire de Derrida, en tout cas, et la variété mondiale de ses lectures ne se démentent pas. Comme en témoigne le riche programme du colloque organisé à Paris par l'université Columbia en mai dernier, « Derrida et la technologie », où se succédèrent 35 intervenants venus de 16 pays : si vinrent là des chercheurs de Prague ou Coimbra, d'autres débarquaient de Doha ou Kyoto.

LIRE AUSSI > [La peine de mort vue par Jacques Derrida](#)

L'Europe n'est sans doute pas le meilleur terrain de jeu de la déconstruction, cette Europe dont Derrida refusa d'abandonner la promesse, dialoguant à la fin avec [Jürgen Habermas](#) ou voulant voir dans les manifs monstres de 2003 contre la guerre d'Irak la « *naissance d'un nouvel espace public européen* ». C'est que les grands penseurs européens vivants se réclament moins de Derrida que de Foucault ou Deleuze (Antonio Negri, [Giorgio Agamben](#)), de Lacan ou Nietzsche (Slavoj Žižek, Peter Sloterdijk).

L'Allemagne ne lorgne vers la déconstruction qu'à la marge, pour contrer la trop rationaliste troisième génération de [l'Ecole de Francfort](#). Et la Grande-Bretagne des départements de philo en crise a pris le tournant *spéculatif* du « réalisme métaphysique » (Graham Harman, Quentin Meillassoux), peu compatible avec l'influence derridienne. Quant à la France, qui n'a jamais trop su qu'en faire, elle n'est le pays d'aucune école Derrida mais de quelques interlocuteurs isolés, de trajets philosophiques singuliers qu'il amorça sans qu'ils s'y réduisent : Catherine Malabou, Bernard Stiegler, Jean-Luc Nancy, [Hélène Cixous](#). Les philosophes encore actifs à la gauche de la gauche, d'Alain Badiou à Jacques Rancière ou Étienne Balibar, n'en font qu'à peine mention, note de bas de page plus que source majeure.

LIRE AUSSI > [« Les Aveux de la chair » de Michel Foucault : le sexe comme révélateur de l'âme](#)

Le sillon derridien, au final, reste plus profond aux États-Unis qu'ailleurs. Et la déconstruction, comme geste de pensée, demeure une drôle d'invention nord-américaine - ce dont se jouait souvent l'auteur de « *Limited Inc.* » (1989), déclarant sur la même page que « *l'Amérique mais c'est la déconstruction* », puis dix lignes plus loin que non, « *Amérique n'est pas [son] nom propre* ». C'est là et nulle part ailleurs qu'au tournant du millénaire la BD « Docteur Deconstructo » et le « Petit Manuel de déconstruction de la vie » ont été des best-sellers.

Des romanciers en vogue (Percival Everett ou [Jeffrey Eugenides](#)) ont pu mettre en scène la tignasse blanche du maître de la déconstruction, des groupes de rock indépendant lui consacrer des chansons, ou un film de Woody Allen s'intituler « *Deconstructing Harry* » (« Harry dans tous ses états » pour sa sortie française, puisque le mot chez nous ne dit rien qui vaille). C'est aux États-Unis que des articles de presse grand public ont pu appeler à « déconstruire » le repas à trois plats, le jardin pavillonnaire ou l'opéra wagnérien.

Mais ce déconstructionnisme superficiel est passé de mode, et c'est dans l'université que se perpétue l'effet Derrida. Il est lié aux théoriciens littéraires qui croisèrent son chemin à Yale dans les années 1980, mais aussi, depuis les années 1990, à des universitaires engagés, souvent des femmes, commentatrices minutieuses ou plus libres du texte derridien (Peggy Kamuf, Barbara Johnson, [Avital Ronell](#)) ou théoriciennes critiques majeures dont la pensée plus offensive puise ses armes chez Derrida.

Des études queer au champ postcolonial

Gayatri Spivak, qui l'y fit connaître (en traduisant et préfaçant dès 1976 « De la grammatologie »), tire la déconstruction loin d'elle-même, vers le féminisme postcolonial, le décentrement du sujet, la critique de l'eurocentrisme, la filiation marxiste même. Sa cadette Judith Butler dit avoir puisé chez Derrida le concept axial de « performativité du genre », qui

lui a permis de penser l'identité sexuelle comme « imitation performative d'un modèle absent » - de même que le penseur queer Paul B. Preciado, quand il s'appelait Beatriz, avait tiré des cours de Derrida, qu'il suivait à New York, le désir de déconstruire tous les essentialismes sexuels.

LIRE AUSSI > [Paul B. Preciado, le philosophe qui annonce « l'effondrement de l'ancien régime sexuel »](#)

Des études queer au champ postcolonial, « l'analyse déconstructive » de la culture occidentale se poursuit outre-Atlantique, pour y révéler les illusions et les jeux de pouvoir qu'impose « la prison des dualismes ». Non seulement la partition homo/hétéro, ou homme/ femme, mais privé/public, nature/culture, kitsch/art, etc. Déconstruire, en ce sens, c'est y élaborer des *politiques de la lecture*, des façons de lire qui soient des façons de résister ensemble aux discours dominants.

En 1976, invité à l'occasion de son bicentenaire, Derrida avait même déconstruit la sacro-sainte Déclaration d'indépendance. Son auteur, avançait alors l'improbable rock star, n'est pas Thomas Jefferson ou ses comparses, mais « *l'événement de ce nous* » (« *We the people...* »), un auteur qui n'est pas la cause mais l'effet de ce texte, un auteur qui se trouve, depuis cet acte de parole fondateur, produit continûment par un seul texte. Le genre de paradoxes qui assurent à la pensée derridienne une pertinence pérenne, et à sa dissémination mondiale une forme singulière, d'étranges trajets, qui tous lui ressemblent.

Le Parjure et le Pardon. Volume I, séminaire 1997-1998, de Jacques Derrida, éditions du Seuil, 432 p., 26 euros.

François Cusset, bio express

Historien des idées, François Cusset est professeur de civilisation américaine à l'université de Nanterre. Il est notamment l'auteur de « French Theory » (2013) et a publié en 2018 « le Déchaînement du monde. Logique nouvelle de la violence », aux éditions La Découverte.

Jacques Derrida, bio express

Né en Algérie en 1930 et mort à Paris en 2004, Jacques Derrida est l'un des philosophes les plus influents du XXe siècle. Elève à l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm, marqué par la lecture de Heidegger, il met en place dès la fin des années 1960 sa méthode consistant à « déconstruire » les catégories traditionnelles de la philosophie occidentale, et en particulier les grandes oppositions : réalité/apparence, parole/écriture, nature/ culture, artifice/authenticité, etc. Fondateur du Collège international de Philosophie et directeur de recherches à l'EHESS, il a mené une grande partie de sa carrière dans les universités américaines, où il est devenu une véritable star. Il a notamment combattu pour la fin de l'apartheid en Afrique du Sud, soutenu les dissidents tchèques, écrit contre la peine de mort et défendu l'obligation de l'hospitalité. Auteur exigeant, admiré et décrié, il a publié plus de 80 livres, depuis « l'Ecriture et la Différence » (Seuil, 1967) jusqu'à « l'Animal que je suis donc » (Galilée, 2006), en passant par « la Dissémination » (1972), ou les « Spectres de Marx » (1993). Les éditions du Seuil publient progressivement ses séminaires, dans la collection « Bibliothèque Derrida » : au printemps dernier, paraissait « la Vie la Mort » (1975-1976), tandis que vient de sortir « le Parjure et le Pardon » (1997-1998).